

LES MULTIPLES DE L'EXCLUSION

Dominique RENIERS

Professeur en Psychopathologie¹

Résumés

C'est un constat clinique que la psychanalyse n'est pas la dernière à attester : les mots sont toujours supportés par une possible équivoque. C'est ce qui constitue l'enjeu essentiel d'une analyse, mais cela devient particulièrement problématique lorsque ces mots sont retenus en psychologie au titre de concepts. C'est le cas de l'exclusion, notamment, qui est ici retenu à l'endroit du sort réservé à la psychanalyse aujourd'hui, mais aussi au niveau de la place qu'elle occupe nécessairement en psychopathologie.

Los múltiples de la exclusión

El hecho que las palabras se sostienen sobre un posible equívoco es una evidencia clínica que el psicoanálisis no es el último en constatar. Esto constituye la apuesta fundamental de un análisis, y deviene especialmente problemático cuando las palabras son consideradas en psicología como conceptos. Es lo que ocurre en el caso particular de la exclusión, que proponemos estudiar en relación al destino reservado actualmente al psicoanálisis y también al lugar necesario que ocupa en psicopatología.

The multiplicity of exclusion

The fact that words rely on a possible misunderstanding is a clinical evidence that psychoanalysis is not the last discipline to verify. This constitutes the fundamental stake of each psychoanalysis, and becomes especially problematic when words are considered as concepts in Psychology. This is what happens in the particular case of exclusion, which we propose to study

¹ Laboratoire SHS-CEC – Unité de Recherche en Psychologie OCeS (Organisation, Clinique et Sujet), Université Catholique de Lille – Faculté Libre des Lettres et sciences Humaines, 60 Bd Vauban BP 109. F – 59016 Lille Cedex. dominique.reniers@univ-catholille.fr

in relation to the status currently reserved for psychoanalysis and also the necessary place it occupies in psychopathology.

Je partirai d'une citation qui a son poids d'importance : « *Contre la surestimation de la vie sexuelle, corruptrice des esprits ! Pour l'ennoblissement de l'âme humaine ! Je livre à la flamme les écrits de Freud !* » Il s'agit de la quatrième invocation récitée publiquement par un étudiant le soir du 10 mai 1933, et ce simultanément dans vingt-deux universités allemandes. L'opération est orchestrée par le ministère de la Propagande et de l'Information créé deux mois plus tôt,¹ avec Goebbels à sa tête. Qu'il s'agisse d'étudiants qui procèdent aux neuf invocations condamnant les écrits d'auteurs germanophones² n'est pas un hasard ! C'est la promotion d'un avenir d'au-moins mille ans qui se voit ici promue par la voix d'une jeunesse qui en devient le garant. Le pouvoir leur revient, dans les apparences au-moins. À preuve la constitution de treize thèses affichées à leur initiative, en ce printemps 1933, sur les murs de chaque université allemande. Ces thèses se présentent comme autant d'exigences allant jusqu'à donner le droit de sélection des étudiants et même des enseignants.³ Ainsi sont exclus les étudiants et professeurs de race juive, ainsi que tout enseignant se montrant récalcitrant à l'égard de telles mesures. Pour donner à de telles décisions une portée proprement spectaculaire, des piloris de deux mètres de haut sont dressés dans chaque université. Y sont cloués le nom des enseignants en question avec le titre de leurs écrits. Ces piloris, évidemment, doivent être suffisamment solides pour tenir mille ans !...

Actualité en acte d'exclusion

Il s'agit sans conteste d'un cas exemplaire d'exclusion concernant, entre autres, la psychanalyse, aux côtés d'autres écrits qui sont tenus pour entacher une idéologie visant l'unité d'une race et d'une pensée. Inutile de rappeler le désastre mondial auquel pareille idéologie a pu mener. Pourtant, il est à croire que certains fonctionnaires de la recherche en psychologie sembleraient rendre nécessaire un tel rappel. L'essentiel aujourd'hui est à l'efficacité des

¹ Le 11 mars 1933.

² Quinze auteurs verront ainsi leurs écrits condamnés, parmi lesquels, outre Freud, Marx, Emil Ludwig, Remarque (cf Richard, 2006).

³ Ainsi, la thèse 12 : « *Nous exigeons que les étudiants et professeurs soient sélectionnés en fonction de la sûreté de pensée qu'ils représentent pour l'esprit allemand* ».

méthodes et à la validité prétendument scientifique.¹ Et l'horizon transhumaniste qui, avec l'idée de l'homme augmenté, rappelle bien que l'avenir doit se construire en touchant les possibilités de l'espèce humaine elle-même, situant le débat sur un universel qui ne laisse aucune place au particulier qui pourrait y faire objection. Il faut construire l'avenir sur la base d'une *unité* de pensée et d'agir, dont il est heureux que ne figure pas (pas encore !) la projection des « *mille ans* » naguère entendus dans l'officialité des discours d'un parti.

Nombre de chercheurs universitaires contesteront, voire crieront au scandale devant un tel rappel de ce qui a, dans les années trente, marqué d'un sceau indélébile, l'Histoire de l'Humanité. Comment oser assimiler la recherche ou la pratique en psychologie à de telles horreurs passées ? L'exclusion de la psychanalyse était alors fondée sur le seul critère racial, son fondateur étant juif !² Aujourd'hui, selon certains, la psychanalyse doit être exclue des universités et de certains champs professionnels parce qu'elle ne repose absolument pas sur des critères scientifiques. C'est sur la base d'un tel argument, en effet, qu'elle est régulièrement attaquée. Il y a eu le fameux rapport INSERM sur l'efficacité des thérapies fondée sur des résultats de stricte objectivité. Notons-le bien, ce n'est pas l'efficacité elle-même, mais les réponses d'individus, ce qui ne revient pas au même. Un véritable scientifique n'aurait pu omettre pareil détail dans son analyse !). Il y a l'absence quasi-totale de revues qualifiantes de rang A consacrées à la recherche proprement clinique (au sens évidemment premier du terme !). Il convient d'ajouter la volonté affichée, il y a quelques mois, du ministre de l'éducation nationale, conseillé par un éminent neuropsychologue de réputation mondiale, d'exclure tout purement les pensées de Freud et de Marx des programmes de philosophie.³ Et puis, plus récemment, a paru cette note dans un journal grand public, dont l'auteur s'était fait connaître pour un reportage orienté sur la prise en charge psychanalytique de l'autisme, affirmant, avec le soutien de psychologues TCC et de psychiatres, que la psychanalyse doit être exclue des tribunaux et de l'université.

Point d'argument racial, ici ! La psychanalyse est attaquée au niveau de l'absence de fondements scientifiques permettant de la tenir pour viable, à partir de quoi elle ouvre toutes grandes les portes à toute forme de dérive sectaire. Descartes, en vérité, en resterait pantois !

¹ Il est frappant de constater, dans les colloques, combien les communications de partisans de la psychologie dite « objective » conduisent à des débats centrés sur la seule validité méthodologique de la recherche menée, en occultant complètement l'objet sur lequel ladite recherche porte.

² Seule la pensée et la pratique de Jung, qui avait pris ses distances avec la psychanalyse depuis 1914, étaient tout-à-fait acceptées sous le régime nazi. Jung avait toutes les faveurs de Goering, le directeur de l'institut berlinois portant son nom (et cousin du *Feldmarschall* proche de Hitler). Cf sur ce point Cocks, 1987.

³ Cette entreprise d'exclusion prend d'autant plus d'importance qu'elle semble s'aligner sur la relégation au second plan de l'enseignement de l'Histoire.

Lui qui, on le sait si on l'a lu bien entendu, distinguait rigoureusement la *res extensa* de la *res cogitans*, resterait étourdi de stupéfaction devant une telle confusion de la part de ceux qui, parfois, n'hésitent pas à se réclamer de son autorité historique pour fonder leurs recherches sur l'humain sur la base d'une science dite exacte. Soyons alors précis dans les termes. Il ne s'agit pas ici d'un argument de type scientifique qui est retenu à l'encontre de la psychanalyse, mais un argument de type *technoscientiste*,¹ c'est-à-dire fondé sur le seul critère d'efficacité à court terme examiné à partir de faits à prétention de pure objectivité, et donc de vérifiabilité. C'est à ce niveau très précis que se rattache la nécessité, clamée haut et fort par certains, de fonder une pensée unitaire qui ne souffre d'aucune objection possible dans l'usage des productions qui en ressortent. Là, dans cette unité, doit être localisé le motif premier qui conduit à vouloir exclure la psychanalyse.

L'heure est grave, moins pour la psychanalyse elle-même qui s'est vue ainsi attaquée depuis sa fondation, que pour la pratique clinique qui en vient aujourd'hui à être réduite à l'emploi forcé d'un protocole de dimension universelle dans son applicabilité, visant un effet attendu par l'entourage, au sens restreint ou global, plus que par le patient lui-même. Ainsi les méthodes visant, par conditionnement, à provoquer une séquence comportementale attendue chez l'enfant autiste, seront, au nom de leur efficacité, qualifiées sans rire de thérapeutiques par leurs utilisateurs au nom de l'efficacité programmée de tels protocoles. Il faut dire que la conception de l'*homo neuronalis* (Changeux, 1983) en vogue depuis plus d'une trentaine d'années, comme l'atteste le développement de la neuropsychologie, favorise on ne peut plus efficacement de telles dérives réductionnistes. L'heure est à l'unité totale dans laquelle une maîtrise dans le savoir s'affiche à l'endroit de chacune de ses parties. La parole du patient est alors réduite à quelque aire cérébrale sans que la question soit posée si une telle affirmation peut provenir d'une aire du même acabit, si, autrement dit, un cerveau peut être auteur de quelque chose... L'exclusion, reconnaissons-le, est déjà là à interroger.

Étrangement, quoi qu'en disent ceux qui se sentiront visés par l'allusion, ce n'est rien d'autre qui se lisait déjà dans les écrits d'intellectuels nazis. Dans la multitude d'affirmations recensés de cet acabit, je ne citerai que celui d'Himmler (cit. in Chapoutot, 2014, p. 38) qui posait le plus tranquillement du monde que « *l'homme n'est rien de particulier. Il n'est qu'une partie de ce monde* ». Hitler lui-même ne disait rien d'autre : « *Ce que je dis, moi, c'est qu'il n'y a qu'une chose à faire : étudier les lois de la nature pour éviter d'entrer en contradiction avec elle* » (cit.

¹ La question de savoir si la psychanalyse est une science est sans doute essentielle, mais relève d'une tout autre question qui ne justifierait absolument pas son exclusion sans débat. Cf sur ce point Joël Dor, 1988.

in Chapoutot, 2014, p. 203). On aurait assurément du mal à ne pas saisir, donc, un certain nombre de points de convergence entre l'horizon que se donne le technoscientisme contemporain et de tels propos.

Les concepts humiliés

Un objet de pensée, quel qu'il soit, repose sur une exigence définitoire de départ, surtout s'il prétend à l'unité. C'est à ce titre d'ailleurs que, souvent, les partisans de la psychanalyse sont considérés comme d'authentiques « *empêcheurs de tourner en rond* », relançant certaines recherches qui s'estiment abouties, en questionnant simplement ce sur quoi elles portent bel et bien. On le comprendra d'autant mieux quand on se rappellera que, justement, pour Freud puis pour Lacan, ce sont les mots qui se jouent de nous (Lacan, 1953). C'est la condition pour qu'on puisse seulement parler de *sujet*. Loin de relever d'un parti pris théorique simpliste, cela se démontre. Le sujet n'a absolument rien à voir avec le terme « *Individu* » (du latin « *Indivis* » : insécable) ou celui « *Personne* » (de « *persona* » : masque). Il est littéralement ce qui est sous un jet (*sub Jacire*) et se déduit forcément de celui-ci. Il est donc, en toute rigueur, celle que réclame le scientifique justement, erroné de parler de sujet dans une expérience de psychologie ou lorsqu'il est question d'un modèle neuro-anatomique. De telles précisions pourraient passer pour futiles si de tels forçages sémantiques n'avaient pas une incidence sur la pratique et la recherche en psychologie.

Ainsi n'est-il pas rare d'entendre certains neuropsychologues s'affubler du terme *clinique* au motif qu'ils contribuent au diagnostic médical (le port de la blouse blanche chez nombre d'entre eux l'attesterait aisément d'ailleurs !). C'est un non-sens si on s'interroge *a minima* sur le sens des mots qu'on emploie ! Car le mot *clinique* a beau renvoyer à un état, celui d'être allongé (κλινή, *kliné* : littéralement « *la couche sur laquelle reposent les dieux* »), le verbe qui lui est associé convoque une posture en totale inadéquation avec un tel état (κλινω, *klinô* : « *se pencher* »), ce qui implique forcément l'occurrence de deux individus, l'un se penchant sur l'autre à partir de ce que l'état le caractérisant s'est mis à lui parler. Il s'agira de se pencher pour observer, peut-être, mais le motif repose bien sur le préalable de ce qui, de cet état, a pu motiver pareille démarche. C'est ce temps premier de ce qui regarde ou parle à celui qui se penche qui est complètement occulté par ceux qui s'arrogent abusivement le titre de clinicien.

Le sens des mots évolue, rétorquera-t-on ! Absolument ! L'évolution de l'Humanité elle-même témoigne on ne peut plus clairement de l'assujettissement de la plupart des mots qu'on

emploie à une idéologie socialement établie. Ainsi, par exemple, qui sait que le mot « *benêt* » parfois employé pour qualifier un simple d'esprit signifiait initialement, au XIV^{ème} siècle, « *benedictus, benit* » (Beauchesne, 1986, p. 28), assimilant l'intéressé à un « *pauvre de Dieu* » avant d'être repris, au XVIII^{ème} siècle, au siècle des Lumières promouvant la raison humaine, pour désigner celui à qui la raison manque ? Qui se rappellera, pour prendre un autre exemple, que le mot technique, inclus aujourd'hui dans une logique utilitariste, désignait initialement « *Art* » (τέχνη)¹ ou encore que le destin se confondait initialement avant tout à une décision des dieux ancrant le devenir d'un individu dans l'ordre du monde (Αναγκή : Ananké) ? On l'aura compris : dégagé de toute historicité philologique, de toute étymologie, les mots peuvent devenir de simples instruments servant la cause d'une idéologie en place, au prix d'une inévitable distorsion sémantique en fonction d'objectifs programmés. Ainsi l'emploi du qualificatif *clinique* en neuropsychologie est-il indissociable de l'assujettissement à une idéologie contemporaine fondée sur le primat du médical, comme l'emploi du mot Φύσις (*Phusis*), dans les écrits du professeur d'eugénisme de l'université d'Iéna qu'était Karl Astel, en 1937, déformé de son sens initial (« *Action de faire naître, produire* », Bailly, 1950, p. 2018) pour renvoyer à la « *Nature* », au sens le plus large qui soit, à laquelle doit rester rivée l'intelligence humaine, considérant de là toute métaphysique comme fallacieuse (cit. in Chapoutot, 2014). Maints exemples tirés de la philosophie autant que de la vie quotidienne ont été à ce titre pointés dans les notes de Viktor Klemperer (2003), un philologue juif demeuré en Allemagne durant la montée et la chute du nazisme...²

De toute évidence, on touche ici le nœud de l'éternel conflit entre psychanalyse et psychologie objective (avec les différentes références qu'elle contient). La clinique la plus élémentaire, à moins d'être tronquée par une attente explicite d'emblée orientée (mais il ne s'agirait plus de clinique, alors !) le montre à suffisance : on ne sait jamais tout-à-fait ce que l'on dit, ni même tout-à-fait à qui on le dit. C'est là la gageure d'une clinique dûment fondée, c'est-à-dire qui admet une scène Autre absolument pas réductible à je ne sais quelle aire cérébrale prétendument chargée de la fonction langagière, ou à quelque communication consistant à de simples échanges de messages entre émetteur et récepteur. Car c'est bien là, dans la pratique autant que dans la recherche, que se trouve réduite la psychologie aujourd'hui : revendiquer son statut de science à coups de statistiques portant sur un trait nécessairement isolé au départ, ou à des neurones dont on se demande bien comment ils pourraient se mettre à parler

¹ Cf sur ce point l'article décisif de Martin Heidegger (1953).

² Il serait également possible à ce titre de mentionner le roman visionnaire d'Huxley « *1984* ».

au-delà de ce que l'observateur leur fait dire... en le disant... On comprend d'autant mieux en quoi la psychanalyse peut être alors dérangeante et devenir régulièrement l'objet d'un rejet de la part d'un scientisme qui dit qu'il n'y a plus rien à dire.

L'équipe de recherche en psychopathologie à laquelle j'appartiens peut aisément en témoigner ! Régulièrement, la rigueur qu'elle s'emploie à rappeler ou à souligner quant à l'importance des mots qui président à l'édification d'une recherche est classiquement accueillie comme une forme d'élitisme intellectuel conduisant à un sentiment, fréquemment évoqué, d'exclusion de ceux qui ne s'alignent pas sur une telle rigueur. À se demander, donc, qui exclut qui parce qu'il se sent exclu ! Et ce au nom de quelle rigueur, finalement ?

Mais il faut reconnaître que les attaques contre la psychanalyse sont largement alimentées par les raccourcis, voire les aberrations conceptuelles opérées par ceux-là mêmes qui ont le culot de s'en réclamer ! Je pense notamment à cette propension de certains enseignants à l'université à réduire la psychanalyse à un simple contenu de connaissances qu'il convient de fournir à l'étudiant sans aucune référence à la clinique où elle prend pourtant sa seule raison d'être. Ainsi entendue, la psychanalyse devient simple savoir plein et se voit soustraite, sinon exclue, du champ premier qui lui revient, à savoir une pratique clinique fondée sur l'exigence d'une mise au travail du patient autant que du praticien. Sans doute l'intention de Lagache de fonder une unité de la psychologie (Lagache, 1949) dans la perspective avouée d'introduire la psychanalyse à l'université n'est-elle pas étrangère à un tel état des choses, vu notamment la référence qu'il fit à l'*Ego-Psychology* pour ce faire (Reniers, 2013, p. 31), réduisant l'intelligence freudienne à une simple affaire d'adaptation du Moi.

L'abord de la psychanalyse se supporte donc, la plupart du temps et notamment à l'université, d'un énorme malentendu, émanant notamment d'une déformation grave de la rigueur conceptuelle qui lui est propre. Et à ce titre, il est possible de s'arrêter sur une illustration frappante de cette déformation et réduction à l'endroit d'un élément essentiel de la théorie freudienne, aussi mal entendue que l'inconscient lui-même, je veux parler de la *sexualité infantile*.

Ce que la sexualité infantile n'est pas

Réduire la sexualité infantile à une succession pure et simple de stades, comme on le voit dans n'importe quel manuel de psychopathologie, conduit aux pires aberrations. Pire, cela procède d'une grave déformation de la pensée d'un auteur, à l'instar de la *phusis* vue plus haut

recupérée à des fins idéologiques. Car Freud, à condition évidemment de le lire dans le texte, n'a jamais parlé en ces termes. Il n'a jamais évoqué l'idée d'une sexualité chez l'enfant autrement que sous la forme de questions qui proviennent de lui, et dont on aurait du mal à contester l'occurrence dans la plus banale des situations (cf Freud, 1905 ; Freud, 1923). Surtout, et il l'écrit on ne peut plus clairement dans une note additive à ses *Trois essais* de 1905 : « *J'ai été amené à ces conclusions sur la sexualité infantile par les résultats de recherches psychanalytiques pratiquées sur des adultes* » (Freud, 1905, p. 130). En aucune façon, donc, il est question de simples stades de développement de l'enfant, qu'il serait possible de placer aux côtés de ceux mis en avant par Piaget, Gesell ou Wallon sur un plan cognitif. S'affiche là le distinguo que les enseignants à courte vue évincent gravement, entre l'enfant qui est devant soi-adulte, et l'*enfance*, qui est un produit de discours dûment adressé (Reniers, 2012). Freud, autrement dit, n'a jamais parlé d'enfant autrement que sous la forme de ce qu'en disent ceux qui ne le sont plus. Il n'a, au demeurant, jamais reçu d'enfant en consultation.¹ Voilà déjà ce qui devrait quelque peu calmer les vellétés de certains détracteurs de la psychanalyse qui se limitent à dire que l'enfant voit sa vie sexuelle surestimée et se voit donc corrompu par les analyses freudiennes. On le lit dans les attaques récentes de Mme Robert autant que dans l'invocation 4 du 10 mai 1933 !... La sexualité infantile est alors réduite à ce que certains semblent bien vouloir y trouver, et non à ce qui figure explicitement dans le texte !

Freud, dans sa découverte de la sexualité infantile, débroussaillait alors un terrain totalement vierge sur la question. Les thèses officielles étaient encore héréditaristes ou neuro-anatomiques, auxquelles, on le notera en passant, s'attachent de nouveau, avec une violence suspecte, pour ne pas dire symptomatique, les partisans de la psychologie objective assujettie à la médecine bien-pensante. Il n'empêche qu'en resituant la découverte de la sexualité infantile dans son époque, un nouveau visage de l'enfance est apparu, ce qui n'a pas été sans conséquences sur la prise en compte de l'enfant comme un peu plus qu'un simple objet de soins ou éducatif. Qu'on le veuille ou non, un enfant « *parle* » si on se met en disposition de vouloir l'entendre, et cette parole peut être déterminante pour sa construction subjective. Voilà ce que Freud, avec le contexte qui était le sien, a tenté de révéler à partir de sa clinique adulte à propos de l'*enfance*.² Et ce qu'il a ainsi permis de découvrir de la sexualité infantile, dont on ne peut contester

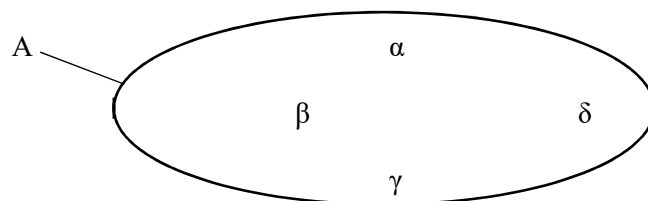
¹ Le célèbre cas dit « *du petit Hans* » constitue un ensemble d'observations du père de l'enfant rapportées à Freud. Il faut évidemment l'avoir lu pour le savoir ! (Freud, 1909).

² J'insiste : Freud est le premier à avoir simplement mis en question la valeur étymologique du mot « *Infans* » (qui a donné « *Enfant* ») qui signifie avant tout « *Privé de la parole* ». Nombre de praticiens feraient bien de se le rappeler et commencer à prendre la parole, justement, à ce titre, au-delà des pratiques mécaniques, de nature éducative quand elles se voient qualifiées de thérapeutiques, qu'ils emploient auprès d'enfants...

l'importance à moins d'être aveugle, sourd ou malhonnête, mérite d'être repris à partir de cette logique d'exclusion dont la psychanalyse fait précisément l'objet. C'est l'occasion de souligner, contre les approximations dont la plupart des textes freudiens ont fait l'objet, combien sa pensée, fondée sur la clinique, ouvre la voie à une formalisation rigoureuse qui tourne résolument le dos à toute psychologie intuitive autant qu'à tout réductionnisme faisant de l'enfant un vulgaire ensemble neuronal ou un simple objet à élever. Mais cette formalisation, en toute rigueur justement, exige une précision terminologique de départ.

Que signifie précisément le mot « *Exclusion* » ? Au sens commun, il s'agit de « *mettre dehors* », plus précisément d'« *enfermer dehors* » (*ex-claudēre*). Entendons par là qu'il s'agit de mettre en dehors d'un espace dûment délimité ce qui doit demeurer hors de celui-ci. Il est possible ici de reprendre l'image assez connue que propose Freud pour expliquer le refoulement (Freud, 1918, p. 319 ; 1910, p. 137-138). Voilà que, durant une conférence, un membre de l'assistance se montre particulièrement perturbant, ne cessant de critiquer à voix haute et marquant bruyamment son opposition. De son autorité, avec l'aide sans doute de certains autres participants, il sera, comme on dit, « mis à la porte ». On dira alors qu'il est *exclu* de la séance. Certes, il tentera peut-être de revenir, et il faudra toute l'énergie de certains pour l'en empêcher et le « *maintenir* » hors de la salle. C'est là, littéralement, que l'on retrouve la racine « *ex-claudēre* » (« *enfermé hors de* »). Mais pourquoi ne pas avoir employé le terme de rejet, ou celui d'expulsion ? C'est là qu'il convient d'aller plus avant dans la précision...

Comme souvent dans la langue française, la localisation de l'antonyme d'un mot permet d'affiner la façon dont il convient de l'entendre précisément. On le voit notamment avec le mot « *Expulsion* » dont l'antonyme n'est autre qu'« *impulsion* », ce qui en précise de toute évidence la portée précise. Celui du terme « *Exclusion* » situe d'emblée le domaine dans lequel il doit être avant tout compris, à savoir celui de la logique. Car son antonyme n'est autre que *l'inclusion*. Pour être plus précis, c'est à la théorie des ensembles que nous sommes ainsi conviés. Inclusion (\subset) et non-inclusion ($\not\subset$) impliquent le distinguo essentiel avec « *l'appartenance à* » (\in) ou la « *non-appartenance à* » (\notin) un ensemble. Ainsi, pour partir d'un exemple simple, si je considère l'ensemble suivant :

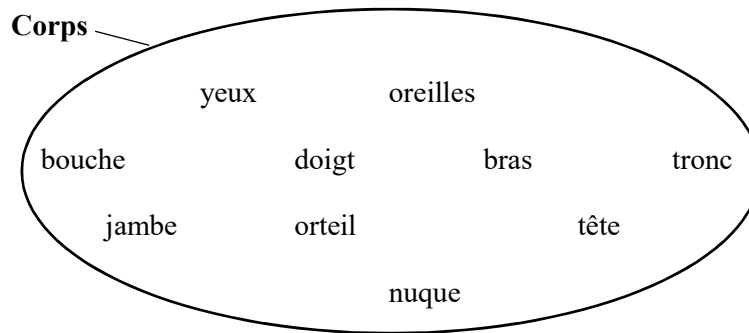


Je dirai que α appartient (\in) à l'ensemble A, comme β ou tout autre élément qui s'y présente, mais que $\{\alpha ; \beta\}$ est inclus (\subset) dans A, dans la mesure où il s'agit d'un sous-ensemble de celui-ci. En quoi il apparaît que l'opération d'inclusion ne porte pas sur un élément mais sur un ensemble ou un sous-ensemble dans lequel celui-ci peut seulement se trouver. Ainsi, pour reprendre l'exemple du participant exclu d'une conférence, on parlera, en première approximation, d'exclusion si et seulement si on inclut, au-delà de ce qui constitue un simple élément dans l'ensemble de ceux qui sont présents dans l'assemblée, tout ce qui peut justifier ladite exclusion. Ce n'est pas un élément qui est exclu, mais tout ce qui se trouve justement inclus dans ce qui le justifie, son comportement, son agitation etc... Aucun de ces éléments, pris isolément, ne peut être retenu pour justifier l'exclusion. Il peut être agité parce qu'il est malade, bruyant parce qu'il participe au débat... C'est un ensemble qui fait l'objet d'une *exclusion* (ou d'une *inclusion*), jamais un élément... En quoi il apparaît déjà que l'exclusion correspond forcément, *per definitio*, à du multiple. Et on voit l'étroitesse des liens qui se présente entre l'exclusion et l'inclusion : la même attitude, celle du participant, n'aurait certainement pas eu le même effet (celui de son exclusion) si chaque élément la composant ne faisait ensemble partie de l'ensemble plus vaste de la conférence ce jour-là donnée. On avancera donc que l'exclusion est indissociable d'une inclusion, ne serait-ce que pour la justifier. Mais le plus important est à venir, et c'est justement la sexualité infantile, telle qu'entendue en psychanalyse, qui va le révéler.

Il faut le répéter, il n'est pas question avec celle-ci d'une simple succession de stades de développement.¹ La sexualité infantile détient son assise première de cette question centrale : qu'est-ce que le corps d'un enfant pour sa mère ? Pareille question peut apparaître explicitement depuis l'invention de l'échographie. Qu'y voit-on, au juste, sur les coordonnées de la plus stricte objectivité, dont on admettra provisoirement qu'elle est possible ? Une image contenant, de façon plus ou moins identifiable, chaque organe constitutif d'un organisme appartenant à l'espèce humaine.

En soi, rien n'objecte à se représenter cette image échographique tel un ensemble :

¹ Même Dolto, qui en revendiquait l'importance, n'aurait contesté cette évidence de nature historique autant que théorique (Cf, Lacan, 1964, p. 62).



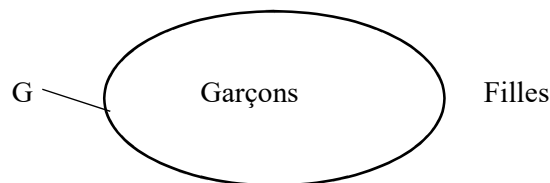
Cela semble simple comme l'évidence, mais ne l'est absolument pas, et ce pour plusieurs raisons ! À considérer les choses de façon littérale, on s'aperçoit que le corps du bébé ou du fœtus est simplement composé de plusieurs éléments : yeux, oreilles etc... On ne saurait cependant se contenter, surtout si on est la mère de cet enfant, d'un tel rassemblement d'éléments épars. Un doigt, par exemple, entretient un rapport différent avec la main qu'avec la tête. Pour être plus précis, il est évident que la mère ne verra pas le doigt indépendamment de la main à laquelle il appartient, pas plus qu'elle ne verra cette main indépendamment du bras etc. Bref, aucun élément ne prend consistance isolément pour elle. Une nuance logique doit être ici avancée. Il est évident que se constitue spontanément un certain nombre de sous-ensembles comprenant des éléments qui entretiennent entre eux un rapport privilégié pour se distinguer d'autres sous-ensembles sans que le tout composé de ces sous-ensembles soit oublié.

Mais comment justifier ce passage du principe d'inclusion, qui provient du regard maternel qui ne se limite pas à collecter des organes au niveau du corps de son enfant, à « *l'appartenance à* » qui correspond à ce qui s'appelle en psychopathologie l'image du corps, celle qui est propre à l'enfant qui lui permettra de se vivre comme « *un* » ? Un pas de plus doit être accompli pour le comprendre...

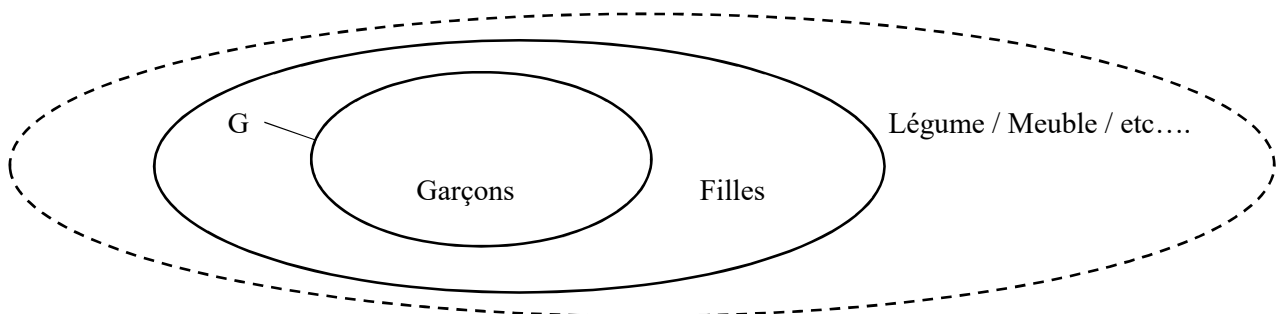
Cette inclusion ne se limite évidemment pas à une opération simplement cognitive. D'entrée de jeu, la mère institue son enfant dans un domaine qui est celui du langage. Et cela relève également d'une possible formalisation en termes d'ensembles. Cet enfant n'est pas un vulgaire sac d'organes, et la mère va investir son enfant de ses propres attentes. L'exemple le plus simple est l'attente de découvrir, au moment de l'examen échographique ou à la naissance, quel est son sexe d'appartenance. Les oreilles dont elle constate la présence, ou les bras, sont communs à tout enfant. Plus encore, l'enfant ne peut pas ne pas en avoir. Ce n'est pas là que son investissement va porter. La question n'est pas « *Quelle est son oreille ?* » mais « *Quel est son sexe ? C'est un garçon ou une fille ?* » L'enfant reste à ce niveau précis une question, et pas n'importe laquelle. Sera-t-il comme moi, sa mère, ou sera-t-il comme mon conjoint, son père ?

On le voit bien, la mère, dans sa question, s'inclut subjectivement, comme femme autant que comme mère,¹ dans la perception de son enfant. Elle n'est pas, en soi, simple observatrice dotée de quelque neutralité. Elle n'a rien d'une scientifique, donc... Et c'est heureux pour l'enfant ! Cette place reviendra au médecin dont le rôle est justement de s'assurer, dans l'image échographique ou dans l'examen périnatal, que tout va bien pour lui. Et c'est là, dans cette question du genre qui, je ne sais quel est celui qui oserait le contester, est la plus classiquement entendue à la naissance ou lors de l'échographie de la fin du premier semestre de grossesse, qu'il est possible de voir l'étroussure des liens entre l'exclusion et l'inclusion, et ce au sein d'une formalisation logique essentielle.

Garçon ou fille ? C'est là la question. Et elle permet la constitution d'un ensemble distinct de ce qui ne s'y trouvera pas en termes de traits relatifs au genre. Soit l'ensemble G (garçons), soit l'ensemble F (filles).² On peut se représenter les choses comme ceci (dans le cas de l'investiture d'une identité de genre masculine attendue ou constatée) :



L'exclusion de tous les éléments qui comportent les traits permettant d'identifier la classe « fille » font l'objet d'une exclusion première participant de la possibilité de constituer l'ensemble de tous les éléments comportant le trait de ceux qui relèvent de la classe « garçon ». Mais l'analyse reste encore insuffisante, car la question de la mère reste rivée sur une attente ciblée qui est celle du genre de l'enfant. Autrement dit, l'ensemble G autant que ce qui n'en relève pas s'incluent dans un ensemble plus vaste qui admet l'exclusion de tout ce qui ne concerne pas la question du genre ici posée. On a donc ceci :



¹ Trop souvent, on confond *mère* et *femme*...

² C'est une condition logique évoquée par Peirce de la constitution d'un ensemble : il convient d'isoler un trait qui, parce qu'il n'y appartient pas, permet d'y trouver les éléments qui l'ont.

Se présente donc ceci de remarquable que l'exclusion qui a permis la constitution de l'ensemble G s'inclut ici dans un mouvement d'inclusion isolant hors de l'ensemble tout ce qui ne relève pas de la question du genre posée par la mère à l'endroit de son enfant. L'ensemble F (Filles), qui comprenait des traits nécessairement exclus pour construire l'ensemble G (Garçons), se voit lui-même inclus dans un ensemble plus vaste qui répond finalement de la question de genre, celle de la mère qui fondait ces deux ensemble F et G.

À quoi de telles réflexions aboutissent-elles sinon qu'en aucune façon le corps de l'enfant ne fait l'objet, pour la mère ou plus largement les parents, d'une simple perception ? Une telle observation semblera évidente, voire banale pour la plupart. Elle a le mérite toutefois de ressaisir la sexualité infantile dans sa portée première, non limitative, on le voit bien, à quelques stades de développement qui attribueraient à l'enfant une sexualité efficiente. Elle souligne d'autre part l'occurrence d'une formalisation logique dont la psychanalyse doit se prévaloir pour éviter les écueils de toute psychologie intuitive de bas étage. Car les opérations d'inclusion et d'exclusion, comme nous venons de le voir, marquent l'investiture d'un espace aux contours particulièrement complexes. Et tout est là, justement, au cœur de la sexualité infantile si souvent décriée par ceux qui n'ont pas lu Freud ni Lacan : la mère ne *voit* pas son enfant indépendamment d'un investissement faisant de celui-ci beaucoup plus qu'un simple *percipi*, c'est-à-dire un simple objet perçu. Et cet investissement appartient au seul temps du désir dont seule la psychanalyse a tenté de déplier la logique et clarifier les principes. C'est ici que l'affirmation winnicottienne si souvent entendue et fréquemment mal comprise mérite d'être rappelée : un enfant n'existe pas, ni même une mère. Seule compte la dyade mère-enfant, sur le principe d'une inclusion forcément exclusive et d'une exclusion nécessairement inclusive. C'est pourquoi ce qui est si souvent et malheureusement entendu en termes de simples stades de développement se doit d'être repris à l'aune de tels principes logiques.

L'oralité, par exemple, ne renvoie à rien d'autre que ce qui va excéder le registre alimentaire autour d'une zone du corps qui, parce qu'il est un orifice, constitue le lieu privilégié de contacts avec l'Autre maternel, à savoir la bouche que le bébé active dans un mouvement de succion à vide après les premières expériences de satisfaction (Freud, 1900, p. 481).¹ Lacan, (1962-1963 & 1965-1966, séance du 1^{er} juin 1966) parle très finement à son propos d'inscription dans le registre de la *demande à l'Autre*, l'équivoque du génitif, ici, soulignant la voie opérante d'une demande qui s'adresse à l'Autre dans le même mouvement où elle y trouve son lieu (demande est à cet Autre). Pour le dire autrement, on s'accordera à reconnaître que la mère *ne donne pas*

¹ Aucune mère, aucun pédiatre ne contestera ce phénomène banal.

seulement ce qui satisfait un enfant au niveau de son besoin. Elle institue, sans même le savoir, un ensemble dont les éléments vont faire trace chez *son* enfant au-delà du registre de ce besoin à combler, c'est-à-dire son parfum, sa voix ou quelque autre sensation qui accompagnera l'expérience de satisfaction. Là se présente l'investiture d'un lieu de langage¹ qui s'appelle l'Autre, et qui demeurera à jamais dans l'ensemble des rapports du sujet avec son monde et les autres.

De même, l'analité, trop souvent confondue avec le simple apprentissage de la propreté sphinctérienne, pointe cette délimitation inaugurée au niveau de l'oralité, à partir d'une intention naissante chez l'enfant, susceptible de l'amener à s'imposer sinon à s'opposer à la demande émanant d'un lieu dûment différencié, autrement dit la *demande de l'Autre*.² Il en va, là aussi, d'une exclusion qui est indissociable de l'inclusion de l'enfant dans son propre champ intentionnel.

À partir de tels développements, qui osera encore avancer que la psychanalyse tient un discours avilissant à l'endroit de l'enfant, faisant de lui un être sexuellement dépravé ? Qui l'oserait sans se voir en retour accusé ou de ne pas avoir lu, ou même d'y aller de ses propres projections tendancieuses ? On se demanderait alors qui doit se voir alors mis au banc des accusés à ce chapitre... Surtout que de telles tendances ainsi décelables chez les détracteurs de la psychanalyse se doublent d'une malhonnêteté intellectuelle consistante à isoler un propos de connotation assez forte (« *La femme n'existe pas* » ou « *L'enfant est un pervers polymorphe* ») d'un contexte qui seul en permet la compréhension. Curieuse stratégie de la part de celles ou ceux qui oseront alors se réclamer de la rigueur scientifique ! Certains, qui osent se réclamer de la psychanalyse, n'hésitent certes pas à sortir de telles formules sans le contexte. C'est sans aucun doute fort regrettable mais il s'agit alors de ne pas se tromper d'adresse : le discours de certains analystes (ou prétendus tels !) ne saurait être confondu avec la discipline de la psychanalyse ! Point n'est besoin d'avoir fait de hautes études pour admettre une telle distinction...

Que dit au final Freud à propos de la sexualité infantile sinon que l'enfant n'est pas qu'un bout de chair anonyme occupant simplement la place de ce qui est purement l'enjeu d'une perception de la part d'un autre qui serait tout aussi anonyme que lui, ou qu'il n'est pas simplement composé d'éléments objectifs tels ceux qui composent le système nerveux ?

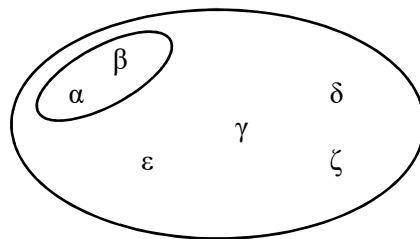
¹ Ce qu'atteste que l'enfant est nommé, et le fait que la mère lui parle avant-même qu'il soit en mesure de lui répondre.

² C'est à ce niveau précis que le « *non* », dans sa formulation, renvoie fondamentalement à une affirmation première : dire non à l'autre revient à dire oui à son désir.

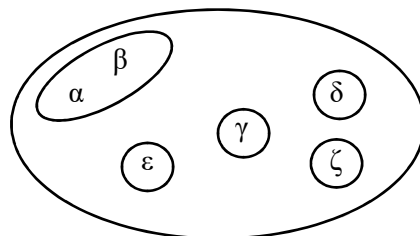
L'enfant, qui dérive de l'enfance, s'inscrit fondamentalement dans le champ du langage en quoi il convoque forcément une instance qui est l'Autre absolument pas réductible à tous ces autres auxquels chacun a affaire au quotidien.

En vérité, la volonté d'exclure la psychanalyse va ainsi à l'encontre de ce phénomène que je mets au défi n'importe quel partisan de la psychologie objective de contester : que l'enfant est fondamentalement tenu, investi comme beaucoup plus qu'un corps de pure et simple objectivité. Cette évidence, la méthodologie prônée par la psychologie scientifique l'oublie gravement, en dépit de l'ornement scientifique de leurs résultats. Et là encore, la logique de l'exclusion va servir à le démontrer.

La méthodologie expérimentale, qui a aujourd'hui son heure de gloire, repose sur une maîtrise nécessaire de ce qui, comme trait, doit faire l'objet d'une isolation pour mener à bien une recherche à réputation d'objectivité. Cette isolation, dans la théorie des ensembles, prend la forme suivante :



Contrairement à ce qui a été vu plus haut, il ne s'agit plus de constituer un sous-ensemble à partir des éléments qui se trouvent dans l'ensemble. En pure logique, il ne s'agit même pas d'un sous-ensemble qui peut être écrit comme $\{\alpha ; \beta\}$ dans la mesure où il prend valeur de simple appartenance (\in) à l'ensemble, au même titre que n'importe lequel des autres éléments qui s'y trouvent. On le comprendra d'autant plus facilement avec le schéma ci-dessous :



Chacun de ces cercles vaut pour un. Ainsi, $\{\alpha ; \beta\}$, qu'il renvoie à la salivation d'un chien et de son réflexe à tel stimulus sonore, ou à la réaction du neveu de Watson face à une sonnerie métallique couplée avec son attention privilégiée pour une peluche de couleur blanche, en aucune façon, il ne sera ici possible de parler de relations d'inclusion de $\{\alpha ; \beta\}$ dans l'ensemble

concerné. Forcément, le chercheur expérimentaliste aura d'entrée de jeu dégagé le ou les traits par lui isolés de l'ensemble auquel ils appartiennent pourtant bel et bien.

Cette isolation de départ, qui est bel et bien une condition méthodologique *princeps* dans la démarche expérimentale, en vient alors à poser la question fatidique des résultats obtenus lorsqu'il s'agira de les tenir comme représentatifs de l'ensemble en question. En aucun cas, ces résultats ne peuvent faire l'objet d'une quelconque inclusion, dans la mesure où les traits, dès le départ, ont fait l'objet d'une isolation calculée.

Le raisonnement serait rigoureusement le même s'il s'agissait, en neuropsychologie, d'isoler tel élément objectif provenant ou d'un questionnaire ou d'une simple imagerie médicale, voire, en psychologie de la communication, d'un fragment d'échanges communicationnels entre un agent et un récepteur. Ce trait isolé au départ, qui se soustrait à toute possible inclusion parce qu'exclu de l'ensemble, garde jusqu'au bout son seul statut d'élément.

Il n'est point question ici, évidemment, de contester le caractère scientifique de la démarche expérimentale. Point question d'exercer en miroir ce mouvement de rejet concernant la psychanalyse à l'endroit de la psychologie scientifique. En revanche, c'est au niveau du traitement des résultats qui en ressortent que nombre de questions essentielles tendent gravement à être oubliées. Car, qu'on le veuille ou non, si nous sommes dans la discipline de la psychologie, l'ensemble de départ dont sont tirés, pour être isolés, les éléments, constitue bel un bien une individualité (humaine ou animale, qu'importe ici). Or, le trait isolé sera tenu, à coups de traitements statistiques, comme généralisable dans l'observation le concernant, et ce au-delà de son ensemble d'appartenance de départ. C'est là que le bât blesse. La faille proprement épistémologique ferait presque sourire si les partisans aveugles de cette méthode en psychologie ne se réclamaient justement pas de la plus stricte rigueur scientifique.

Il convient d'insister sur l'incongruité qui serait de contester la valeur en soi de la méthode expérimentale en psychologie. Il nous a été possible, récemment, de saluer l'honnêteté d'un collègue expérimentaliste qui affirmait haut et fort que, dans ses recherches, il n'avait que faire de ce qui s'appelle un sujet. C'est là, incontestablement, posture épistémologique cohérente dans la mesure où la recherche reste au seul niveau des traits objectifs qui ont été préalablement isolés pour les besoins de celle-ci. Loin s'en faut, malheureusement, que cette intégrité intellectuelle soit fréquente à l'université, surtout lorsque les concepts de « *sujet* », et même de « *clinique* » sont employés sans définition préalable, et donc en contradiction grave avec leur portée première. C'est ici, très précisément, dans ce forçage du langage réduit à simple outil

d'information, qu'il est possible de retrouver le point d'où nous sommes partis, dont la gravité se justifiait de la violence alarmante qui se présente aujourd'hui à l'égard de la psychanalyse.

À user de concepts au nom d'une idéologie régnante, que ce soit celle de la santé ou celle du bien-être par exemple, le pas est très facilement franchi de confondre justement le trait initialement isolé par le chercheur avec la totalité à laquelle il appartient dès lors que la recherche s'aligne sur l'horizon de cette idéologie. Le vérifiable vaudra alors pour le véritable, et ce au mépris de toute épistémologie élémentaire. La pure logique fait objection à un tel stratagème qui emprunte parfaitement les chemins tracés d'un savoir qui n'a en vérité plus rien à chercher, vu qu'il ne s'agit désormais que de vérifier...¹ La question vaut d'être posée : sommes-nous alors encore dans la recherche ?

Il y aurait sans nul doute un volumineux ouvrage à réaliser sur cette question dont l'horreur se mesure aux inepties épistémologiques constatées autant qu'à ce qui en résulte sur le plan de la pratique du psychologue aujourd'hui. Soyons sûrs qu'en pareille entreprise, la dimension fondamentale de la recherche serait enfin retrouvée, au-moins du côté de celui qui aura écrit cet ouvrage. Compte tenu de la complexité du débat et de l'inévitable résistance qu'un tel travail générerait chez les fonctionnaires de la recherche universitaire en psychologie, on peut gager que les enjeux administrativo-politiques, qui constituent l'horizon de la recherche officielle, entendez financée par les pouvoirs publics, conduiraient forcément, enfin, à interroger ce qui ici doit être questionné sur le plan proprement éthique, au sens évidemment premier du terme, c'est-à-dire dans ce qui demeure de ce qui demeure (ἦθος) au-delà des mœurs (ἔθος).²

J'espère en tout cas, dans ce travail forcément trop court, avoir réussi à montrer qu'envers et contre les tentatives d'exclusion de la psychanalyse, celle-ci relève d'un ordre de rigueur formel qui ne peut que renvoyer les arguments offensifs qui la concernent du côté de ceux qui les exposent, publiquement le plus souvent, car rares sont les psychologues de l'objectivité qui s'autorisent à participer à des colloques où la clinique psychanalytique est envisagée. À force de vouloir l'unité, celle de la pensée, on risque toujours de sombrer dans le pire de ce que l'Histoire a pu révéler dans le désastre. Ce ne sont plus, aujourd'hui, les juifs ou les opposants à un régime particulier qu'on enferme dans des camps, ce sont les théories qui ont le malheur

¹ C'est ce qui s'entend, je le répète, dans les colloques, lors des communications faisant état d'une recherche expérimentale. La question n'est même plus posée sur ce que cette recherche apporte, mais sur sa seule validité *méthodologique*. Quant à sa valeur épistémologique, il est permis de douter que le sens d'un tel terme ait encore quelque valeur aux yeux de ces fonctionnaires de la psychologie.

² Deux mots grecs, homonymes (les deux se prononcent « *Éthos* »), pour deux destins sémantiques très différents. Mais cela est une toute autre histoire...

de rappeler justement, avec une rigueur que seuls ceux qui lisent peuvent reconnaître, qu'il ne peut y avoir de « un » sans « Autre ». Au-delà de tout parti pris partisan, qui reviendrait évidemment à revendiquer une idéologie contre une autre, cela se démontre, et par la voie de la plus élémentaire logique qui seule peut en soutenir l'épistémologie.

C'est sans doute en clinicien qu'il convient d'entendre les propos diffamatoires d'une quelconque qui isole à des fins médiatiques certains propos de psychanalystes par elle interviewés, ou plus largement cette propension partout confirmée à reléguer la pensée aux oubliettes. Il revient toutefois aux enseignants-chercheurs en psychopathologie, qui ne saurait avoir d'autre source que la psychanalyse pour s'abreuver parce que seule à ne pas isoler quoi que ce soit en amont de son intelligence, le devoir de rappeler sans cesse cet ordre de rigueur dont elle se réclame avant tout, et ce contre l'intuition psychologique de bas étage autant que contre ces tentatives, valorisées aujourd'hui envers et contre ce qu'elles oublient, de réduire l'homme à une machine organique, faisant siennes un savoir qui n'a même plus besoin de chercher ce qu'il sait avoir déjà trouvé.

Bibliographie

- Bailly, A. (1950). *Dictionnaire Grec-Français*. Paris: Hachette.
- Beauchesne, H. (1986). *Histoire de la psychopathologie*. Paris: PUF.
- Changeux, J.-P. (1983). *L'homme neuronal*. Paris: Fayard.
- Chapoutot, J. (2014). *La loi du sang. Penser et agir en nazi*. Paris: Gallimard.
- Cocks, G. (1987). *La psychothérapie sous le troisième Reich*. Paris: Les Belles Lettres.
- Descartes, R. (1641). *Méditations métaphysiques*. Paris, Flammarion, 2009.
- Dor, J. (1988). *L'a-scientificité de la psychanalyse 1. L'aliénation de la psychanalyse*. Paris: Emergences.
- Dor, J. (1988). *L'a-scientificité de la psychanalyse 2. La paradoxalité instauratrice*. Paris: Emergences.
- Freud, S. (1905). Trois essais sur la théorie sexuelle. Dans S. Freud, *Oeuvres complètes VI* (pp. 63-181). Paris: PUF, 2006.
- Freud, S. (1909). Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans (Le petit Hans). Dans S. Freud, *Cinq psychanalyses* (pp. 93-198). Paris: PUF, 1982.
- Freud, S. (1910). *Cinq leçons sur la psychanalyse, 2004*. Paris: Payot.
- Freud, S. (1923). L'organisation génitale infantile. Dans S. Freud, *Oeuvres complètes XVI* (pp. 305-309). Paris: PUF, 1991.

- Heidegger, M. (1953). La question de la technique. Dans M. Heidegger, *Essais et conférences* (pp. 9-48). Paris: Gallimard, 1958.
- Klemperer, V. (2003). *LTI. La langue du IIIème Reich*. Paris: Pocket.
- Lacan, J. (1965-1966). *Séminaire XIII. L'objet de la psychanalyse*. inédit.
- Lacan, J. (1966). Fonction et champ de la parole en psychanalyse. Dans J. Lacan, *Ecrits* (pp. 237-322). Paris: Le Seuil.
- Lacan, J. (2004). *Séminaire X. L'angoisse (1962-1963)*. Paris: Le Seuil.
- Lagache, D. (1949). *L'unité de la psychologie. Psychologie expérimentale et psychologie clinique*. Paris: PUF.
- Reniers, D. (2012). Enfant et enfance. D'un discernement nécessaire... Approche psychanalytique. *Recherches familiales*, 9, 105-115.
- Reniers, D. (2013). *Manuel de psychologie clinique*. Paris: Dunod.
- Richard, L. (2006). *Le nazisme et la culture*. Paris: Complexes.